

NOUS l'avons dit dans la courte note par quoi nous saluons André GIDE, libéré de Tunisie, GIDE n'est pas de ceux qu'on s'avisait de solliciter. Sa nature, d'elle-même, la toujours tant sollicité et, certes, le sollicite toujours. Le respect qui se doit à son excellent souci d'indépendance, à son droit de liberté, fait de l'écriture de GIDE un homme qu'on attend, qu'on ne va pas chercher, lire. Il n'a pas de reste, pas notre patience car c'est lui qui ne soit pas attendre. Il est curieux de nous.

Les pages que voici ne sont donc pas la conquête d'opportunités. Pourquoi ont-elles paru en Grande-Bretagne dans une traduction anglaise ? Nous ne le savons pas encore. Mais l'intérêt qui s'attache au témoignage du GIDE est trop vif. Le vaillant hebdomadaire argentin, « Argentine », La France Nouvelle a les restitues au langage français. Nous les lui empruntons.

Ainsi, ce texte, d'un de nos plus grands écrivains o-t-il pour nous notre longue comme certaines pages de Stendhal, ou prix d'une double transmutation. Ce n'est cependant pas au titre de curiosité littéraire que Combat le présente aux lecteurs. Et pourtant il y trouveront bien sinon une curiosité, du moins une nouveauté. Pour la première fois, GIDE s'y fait chroniqueur, pour la première fois il éprouve le besoin de décrire l'aspect qu'a revêtu dans son ambience, sous ses yeux le grand événement à quoi il assistait, auquel il a travaillé comme nous tous.

DES explosions et des incendies partent dans les faubourgs de la ville. J'en compte plus de vingt. Ils ne sont pas causés par des avions anglais ou américains ; ce sont les Allemands qui, sur le point d'être chassés, détruisent leurs ravitaillements avant de se retirer. Une épaisse fumée noircit tragiquement le ciel.

Vers le soir, les incendies deviennent de plus en plus nombreux. De grands nuages noirs couvrent la ville. On parvient à travers la tonnerre incessant des détonations, tout près, le fracas étrange et incompréhensible des mitrailleurs. La pluie commence à tomber. Les avenues, visibles du haut de notre terroir, si animées au cours des deux dernières journées par le va-et-vient des autos blindées, des tanks et des véhicules de toutes sortes, sont soudainement devenues désertes ; on est frappé par ce silence.

8 MAI

Hier, pendant que j'écrivais ces lignes, les Alliés pénétraient dans la ville. Telle était la nouvelle que les gens se communiqueaient les uns aux autres pendant la dernière nuit. Réveillé ce matin à l'aube par un bruit sourd et indistinct ; on aurait dit le bruit d'une rivière. Je m'hâillai rapidement et bientôt j'aperçus les premières autos blindées des Alliés qui sont acclamés par le peuple sorti en hâte des maisons du voisinage. On comprend encore difficilement que ce que l'on a attendu si longtemps se soit finalement produit ; et ils » sont arrivés ; on n'est pas encore sûr et certain. Est-ce possible ? — sans une plus grande résistance, sans qu'on se soit battu davantage ? C'est fait ; ils sont là. Mais l'étonnement est encore plus grand quand on apprend de la bouche des premiers libérateurs interrogés que ces autos blindées, ces soldats, appartiennent à cette Huitième Armée, à cette même armée mise en échec devant Zaghawan ; celle glorieuse armée venue de la frontière égyptienne après avoir traversé la Lybie et la Tripolitaine et avoir triomphé de

La libération de Tunis

par **ANDRÉ GIDE**

la ligne Mareth et de celle du Oued-Akarit ; de cette armée dont nous avons suivi, jour après jour, les progrès à travers le sud tunisien. Comment ont-ils pu être les premiers à arriver et d'où viennent-ils ? C'est tout le miracle. Dans notre imagination nous envisageons bien la libération de Tunis de beaucoup de manières, mais pas de cette façon là. Je boucle rapidement mes bagages et me prépare à regagner l'avenue Roustan ; il n'y a plus de raisons de se cacher. Tous les hommes traqués hier sortent aujourd'hui de l'ombre. Ils s'embrassent les uns les autres, rient et pleurent tout à la fois de joie. Dans ce quartier, considéré comme habité exclusivement par les Italiens, des drapeaux français flottent à toutes les fenêtres. Avant de quitter ma cachette, je passe hâtivement ma berge lavée et je suis accompagné de ce qui me reste de la rue où nous ne nous sommes pas aventurés pendant exactement six mois.

Nous nous frayons un chemin vers le centre de la ville en désirant de voir. Un fait curieux : dans cette ville, où l'on parlait toutes les langues, on n'entend plus parler aujourd'hui que le français. Les Italiens sont silencieux ou demeurent cachés, et on ne rencontre des Arabes que de temps à autre. Dans la proclamation du général Giraud, placardée, sur tous les murs, il y a une phrase vague et menaçante qui les remplit de terreur ; ils ont mauvaise conscience ; cette phrase leur est-elle adressée ? [?]

Ils ne se cachent pas, mais demeurent silencieux dans la ville arabe et ne prennent aucune part aux réjouissances. Ainsi, la foule tumultueuse et hurlante est composée en grande partie (et même dans certains quartiers) par des Juifs. Ils crient tous : « Vive la France ! » Dès qu'une auto blindée s'arrête, une horde s'élançant submerge le véhicule ; et des enfants grimpent à l'intérieur et se glissent aux côtés des conquérants. Et, comme si par la grâce du ciel tous les nuages d'hier avaient disparu, le temps est splendide.

10 MAI

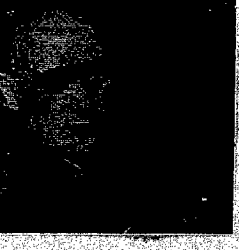
JE n'ai pu prendre aucune note hier. J'ai couru de ci de là, j'ai été voir des amis, je me suis mêlé à la foule. Le soir, j'étais recré de fatigue et, comme le courant électrique est coupé depuis que les Allemands ont fait sauter la centrale électrique avant d'évacuer, je ne puis pas lire et me mets au lit dès la tombée du jour. Le ciel est d'une pureté parfaite. Les jours se succèdent radieux, les plus beaux jours dont je puisse me souvenir ; il n'y aurait pas à être plus heureux ; jamais, le soir, le ciel n'a été plus riche d'étoiles. Cependant la ville demeure sous la loi martiale, le couvre-feu de huit heures a été renforcé.

A la suite de la Huitième, la Première Armée et les troupes françaises, les zouaves ont fait leur apparition dans la ville. Il semble que la Huitième Armée a distancé la Première ; après avoir

quitté Enfidu (une partie de ses forces, néanmoins, avait été laissée devant Zaghawan comme écran), elle a profité, à travers le sud tunisien, de la brèche dans les lignes ennemies à Mateur, obtenue péniblement, vaillamment, à grand peine, par l'infanterie française et par les formations cuirassées américaines. On saura tout cela un jour et je n'ai pas à dire ici ce qui deviendra une page d'histoire.

Les Allemands furent surpris par la soudaineté de la dernière avance. L'ordre de retraite leur arriva comme un coup, contrariant toutes leurs prévisions. Il leur fut ordonné de ne prendre avec eux que le strict minimum et de détruire tout ce que les nouveaux arrivants pourraient utiliser, y compris les documents et les souvenirs. Ce fut une fuite épouvantée vers le Cap Bon ; mais pour un grand nombre la retraite fut coupée ; il en résulta que beaucoup de prisonniers furent pris, mais il y en eut beaucoup aussi qui préférèrent mourir en combattant plutôt que de se rendre. Un arrêt désespéré au lieu de Hammam-Lif et, pendant toute la matinée du 8, on put entendre la machine du canon ; finalement, ce dernier flot de résistance fut écrasé par le bombardement de l'artillerie.

Hier, toute l'armée victorieuse était ivre. Dans de petites boutiques impro-



visées qui jaillissent partout, des marchands peu scrupuleux liquidèrent leurs stocks d'alcools adultérés, toutes les bonnes boissons ayant été emportées par les Allemands. Vers le soir nous avons vu circuler des camions qui ramassaient et ramenaient à leurs casernes tous les hommes incapables de se tenir debout. La victoire lorsqu'elle descend sur terre souille ses ailes.

Quelle belle journée ! Une sorte de joie flotta légèrement dans l'atmosphère. Nous aspirons de profondes gorgées de liberté. Le ration quotidien de pain vient d'être augmentée de 200 à 500 grammes par personne. On peut de nouveau obtenir du lait. Avec l'espoir de recevoir bientôt d'abondants ravitaillements et la fin des restrictions les réserves sortent des cachettes, nous ouvrons nos boîtes de conserves et nous nous aventurons à tâtiner notre faim. Les paquets de cigarettes américaines et anglaises plouvent ainsi que des barres d'excellent chocolat. Chaque repas devient une fête. Quel dommage que nous ne puissions pas entendre à la radio les communiqués de Berlin, de Rome et de France. Comment font-ils pour annoncer cette terrible défaite ? Leurs bulletins officiels, jusqu'à la dernière nuit, s'efforcent de maintenir la confiance et l'espoir, ne parlent que d'opérations de caractère local. J'ai pu me procurer une copie de la Tunisie Journal du 7 mai. Il n'en fut imprimé que quelques exemplaires avant que les presses soient soudainement arrêtées. Je n'ai que le communiqué de Berlin annonçant que plusieurs états de

anglo-américains contre les secteurs du nord et du centre ont été repoussés. Texteront-ils, une fois de plus, de réitérer l'importance de leur défaite, ou bien proclameront-ils un jour de deuil comme ils l'ont fait lorsque Stalingrad fut repris ? De toutes manières, la conquête de tout le littoral africain sera inévitablement une cause de démoralisation pour l'Allemagne. Mais maintenant, venant après les victoires russes, les événements d'Afrique, sans aucun doute, signifient l'effondrement de ses espoirs.

Je conserve comme un souvenir particulièrement précieux un numéro mort de « Die Cate, Feldzeitung der deutschen Truppen in Afrika » daté du 9 mai.

12 MAI

UN jour radieux... J'ai ouvert largement ma porte-fenêtre (elle donne sur un étroit balcon) et c'est sous un ciel rempli d'étoiles que j'ai dormi. Réveillé par un très bon jour, je me suis levé à la pointe du jour. Mais mon repos a été quelque peu troublé par les moustiques.

Avant-hier, j'ai diné chez les Regu avec Mme Sparrow. Hope et deux officiers anglais, qu'elle a amenés, des gens tout à fait charmants dont j'ai le plaisir de noter les noms en souvenir, des excellents moments que j'ai passés : capitaine Chardburne et Dr. Gidal, photographe attaché à la Huitième Armée. Nous avons été en parfait et sympathique accord bilingue sur tous les sujets littéraires que nous avons abordés. Le Dr. Gidal m'a parlé avec beaucoup de perspicacité de Stefan George qu'il place moins haut que Rilke pour d'excellentes raisons. Les noms de Kafka, Steinbeck, Faulkner et Aldous Huxley ont été souvent prononcés au cours de la discussion.

L'auto américaine qui nous a ramenés à la maison un peu avant minuit et sympathique accord bilingue sur tous les sujets littéraires que nous avons abordés. Le Dr. Gidal m'a parlé avec beaucoup de perspicacité de Stefan George qu'il place moins haut que Rilke pour d'excellentes raisons. Les noms de Kafka, Steinbeck, Faulkner et Aldous Huxley ont été souvent prononcés au cours de la discussion.

L'auto américaine qui nous a ramenés à la maison un peu avant minuit et sympathique accord bilingue sur tous les sujets littéraires que nous avons abordés. Le Dr. Gidal m'a parlé avec beaucoup de perspicacité de Stefan George qu'il place moins haut que Rilke pour d'excellentes raisons. Les noms de Kafka, Steinbeck, Faulkner et Aldous Huxley ont été souvent prononcés au cours de la discussion.

mande de sa reddition sans condition et fut presque immédiatement acceptée. Le dur combat de Hammam-Lif fut la dernière bataille ; après cela, la résistance inutile cesse et Von Arnim annonce sa reddition.

Cependant, je tiens par-dessus tout à ce que j'écris ici ne soit pas interprété comme dépréciatif pour les troupes allemandes. Elles ont fait preuve, jusqu'à tout récemment d'extraordinaires qualités d'endurance, de discipline et de courage ; elles ne se sont inclinées que devant la supériorité du nombre et des armements. Tout à la fin, sans aucun doute, elles furent surprises par la soudaineté de l'attaque qui transforma la retraite en déroute. Il est tout naturel que Von Arnim, voyant que tout était irrémédiablement allé, ait désiré éviter un massacre inévitable qui n'aurait servi à rien. Le seul reproche que je trouve à faire, c'est d'avoir camouflé les faits à la radio.

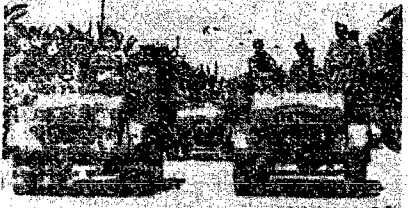
Le campagne d'Afrique, qui devait se terminer triomphalement pour l'Axe, a été liquidée avec une énorme perte en hommes et en matériel. En outre, la confiance dans le Führer, aussi bien que la confiance qu'il a en lui-même, ont dû, sans aucun doute, être fortement ébranlés. D'autre part, les peuples chinois qui sont sous le joug allemand trouveront un extraordinaire encouragement à la résistance à la suite de l'importante victoire de Tunisie remportée sur l'aviateur. On peut l'interpréter comme le premier signe de l'effondrement général.

Regu s'est efforcé de me convaincre du rôle important que je pourrais jouer ici, et que moi seul, prétend-il, je puis entreprendre. Je crois qu'il se trompe à la fois à mon sujet et quant à l'influence que ma voix pourra avoir. Même si j'étais moins fatigué, je ne me trouverais nullement qualifié pour remplir une quelconque activité politique, quelle qu'elle soit. Non seulement je ne vois pas suffisamment clair dans les raisons de la discorde qui commence, mais encore je doute trop de mon propre esprit pour proposer un règlement qui ait quelque apparence de justice, et je ne pourrais pas parler sans trahir ou forcer ma pensée. Quant à la lutte qui se prépare également, je ne peux pas et je ne veux pas y prendre part. Je crains que pendant une longue période la France ne soit cruellement divisée, au moins en ce qui concerne la partie libérée. Je ne vois vraiment pas quelle déclaration je pourrais faire qui, si je veux rester sincère, ne soit pas de nature à déplaire à tout le monde.

14 MAI

DE toutes parts on entend dire que les troupes américaines ont combattu admirablement, aussi bien que les Français et les Anglais. Le temps perdu qu'on a pu leur reprocher au début n'était dû, en réalité, qu'aux mesures de prudence provisoires, imposées par un manque de munitions. Elles ont dû se retirer de combattre jusqu'à ce qu'elles eussent été en mesure de le faire jusqu'à la victoire. Le résultat doit avoir dissipé tous les doutes qui ont pu subsister et démontre le bien fondé du délai initial. Une action hâtive aurait pu mettre les succès final en cause.

En ce qui concerne ceux qui ont aidé l'ennemi dans son action odieuse, ils seront punis conformément et avec rapidité. Je ne pourrais formellement. Il n'y a pas de place pour les traités partiellement.



Les troupes du Tchad à l'honneur, lors du départ de la capitale de Tunis.